



## Boris Moissard : la grande vacance

**A**u fond, Boris Moissard ne retiendra de la vie que deux périodes : la prime jeunesse et la vieillesse. Son dernier roman, *La Vie à coups d'éponge*, qui met en scène un étudiant oisif et son grand-père à la mémoire défaillante est particulièrement autobiographique.

Lui qui a passé son enfance parmi les grands vieillards, il en a gardé le goût, se dit gérontophile, rectifie, gérontomane, et avoue se rendre volontiers à leur chevet, tant leur fréquentation le comble d'aise. Quant à la jeunesse, c'est de la sienne qu'il ne se remet pas. Trop de bonheur nuit. Fils de famille, resté à la maison jusqu'à trente ans par goût, il a mis à profit ces années pour cultiver en athlète son loisir favori : l'oisiveté.

« Mon rapport au travail n'est pas détendu, il est répulsif, résume-t-il. D'ailleurs, je n'ai pas lu Albert Cossery (*Les Fainéants dans la vallée fertile*), il paraît qu'il en parle, tant mieux, je n'aurai pas à le faire, c'est toujours ça de gagné ».

Il déteste la vie active, se serait bien vu femme au foyer (mais avec un mari riche et libéral, pas un de ces machos qui grognent « Et le vin ? T'as oublié le vin ! »), et offre volontiers une pleine page à ses héros pour les laisser choisir entre un plongeon dans la mer et une journée de lecture de *Paris Match* dans une chambre de pension de famille. Car la seule époque palpitante, exaltante de la vie, c'est ce passage entre quinze et trente ans, avant que n'arrivent les loyers, la voiture et les voisins du dessus, quand on est en vacances. Les grandes vacances, celles pendant lesquelles on lisait. La vacance. Parti pour une vie de sybarite, le voilà comme un forçat de l'écriture, de la famille, des bricolages en tous genres pour gagner sa vie. Ce « bon à tout faire » de la littérature a été libraire, critique littéraire, plume mercenaire, et même traducteur alors qu'il ne connaît aucune langue.

Là, on a peine à le croire. Quoi, lui qui a traduit de l'anglais, de l'allemand et même du japonais, ce dont on s'ébahissait du reste, il nierait être polyglotte ?

Il faut se méfier de Boris Moissard. Plus ce qu'il dit paraît invraisemblable, plus il s'approche de la vérité.

Preuve 1 : ce fin sourire en coin avec lequel il affirme qu'avec un dictionnaire et beaucoup de contresens, on fait une excellente traduction. Le japonais, c'était en version anglaise. Quant au reste, c'est le peu qu'on lui a enseigné à l'école. Pire qu'un traître, il est un ennemi de la langue originale : « Je n'ai aucun amour-propre de traducteur, j'aime prouver à l'auteur que ma langue est meilleure que la sienne. C'est un combat, une bataille navale. On a un adversaire, qui est l'auteur, et on lui prouve



Boris Moissard et ses filles par Philippe Dumas  
in *L'Enfant pourri*, L'École des loisirs

que sa langue est lourde. On dit que l'anglais est plus concis que le français. Or, quand mes livres sont traduits, ils ont toujours quatre lignes de plus en anglais. Et moi, quand je traduis en français, j'arrive à deux lignes de moins. » Balle de match.

C'est vrai, sa caractéristique c'est ce style ramassé grâce à une extrême richesse de vocabulaire. Peut-être un peu trop ? s'inquiète-t-il. On lui reproche parfois d'être difficile à comprendre. Trop de précision effarouche. Mais lui estime que c'est sa seule responsabilité d'auteur : livrer à ses lecteurs le meilleur français qu'il puisse, un français juste, limpide, conforme au génie de la langue.

« L'auteur vieillesse qui fait une faute, c'est un maladroit. En jeunesse, c'est un malfaiteur. Moi j'y arrive en travaillant, d'autres y arrivent du premier coup, soupire-t-il. Dans son journal, Paul Léautaud ne revient jamais en arrière sur une phrase. S'il a un repentir, il l'ajoute, il ne gomme pas. Moi, j'écris avec un crayon maladroit et une gomme habile ».

Au sens de la formule il convient d'ajouter un don certain pour des créations langagières inoubliables, tel ce « glapismos de dolores » mexicain, un « très beau chant flamenco teinté d'humeur indienne qui se pratique surtout le soir », dans *Le Cœur des vastes cités*.

Boris Moissard est un homme courtois, donc prévenant. « Vous vous étonnez peut-être que le style soit important en littérature jeunesse, anticipe-t-il. Enfant, je lisais

## Boris Moissard

des romans policiers. Or, je ne me souviens que de ceux des bons auteurs. Donc, il doit y avoir une utilité à l'écriture. »

Quant au fait de publier en édition jeunesse, c'est dû en partie à sa rencontre avec Arthur Hubschmidt, « un éditeur formidable. Quand il a fini de lire un livre, hop, à la corbeille. Même si c'est un Pléiade. Et pourtant, il y a quinze jours, il me disait que la seule chose sans laquelle il ne pourrait pas vivre, ce sont les livres. Ce type a tout compris. Je n'aurais jamais eu cette liberté ailleurs. »

Liberté de l'indolence : « chez les vieux », Boris Moissard aurait été obligé de descendre en profondeur dans ses livres tandis que là, il surfe. Il ne s'attarde pas. « J'observe beaucoup le miroitement des choses mais sans donner leur raison profonde ».

Voire. Ce qui frappe, justement, c'est le contraste entre une écriture chatoyante comme une mer au soleil et des histoires qui explorent les grands fonds obscurs et silencieux de l'existence. Des thèmes qu'on retrouve d'un roman à l'autre, mais traités de manière plus légère et joyeuse dans le dernier, *La Vie à coups d'éponge*.

« Parce que c'est mieux écrit, tranche-t-il. Les écrivains dans mon genre ne réussissent que s'ils sont légers et joyeux. Ce n'est pas le thème qui est léger, il est grave. Mais il y a une vraie tendresse pour les personnages.

Il n'y a pas de bonne littérature sans une réelle sympathie pour tout le monde, même les méchants. Ce courant de la littérature qui considère les gens comme des cloportes ne me plaît pas. Proust le disait : à la fin, ce qui domine c'est une grande pitié pour tout le monde. Proust

justement, voilà un grand auteur, plein d'humour. Un type tordant. »

Certes. Boris Moissard n'est pas dépourvu d'un sens de l'inattendu. OÙ, comme il a été dit plus haut, le plus invraisemblable côtoie le plus authentique.

Preuve 2 : *Dernier été dans l'île* a été bâti à cause d'une personne réelle qui interdisait qu'on marche sur ses tapis. Dans le roman, elle est devenue une « vieille toupie » tenancière de pension de famille qui colle ses tapis précieux dans tous les lieux de passage et oblige chacun à les enjamber d'un saut. Moyennant quoi il a fallu inventer des pensionnaires, leur histoire, une île inclassable sur la planisphère (et pour cause), et un passé caché qui affleure de manière inquiétante dans la douce torpeur des jours d'ennui d'interminables vacances.

Quoi qu'il en soit, dans *La Vie à coups d'éponge*, même un passé heureux ne vaut pas d'être rappelé. Telle est la philosophie du vieillard dont la mémoire clignote. Telle est aussi celle de Boris Moissard, qui trouve qu'il y a quelque chose de malsain à être romancier : « l'homme normal doit se souvenir du passé, mais il ne doit surtout pas le ruminer. C'est Vauvenargues qui a dit qu'il faut éponger la vie à mesure qu'elle s'écoule. L'éternelle repentance est malsaine. Nous sommes à une époque où les donneurs de leçons sont très actifs. Moi, je n'ai pas beaucoup de messages. Mon message, c'est les vacances, du soleil, la mer ».

Ruth Stégassy

*La Sieste d'Ursule*, racontée par Boris Moissard et illustrée par Michel Gay, L'École des loisirs

